

SÉGUIN, Maurice, *L'idée d'indépendance au Québec : genèse et historique*. Les Éditions Boréal Express, Trois-Rivières, 1968. 66 p. \$1.65

Fernand Ouellet

Volume 22, numéro 4, mars 1969

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302837ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302837ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (1969). Compte rendu de [SÉGUIN, Maurice, *L'idée d'indépendance au Québec : genèse et historique*. Les Éditions Boréal Express, Trois-Rivières, 1968. 66 p. \$1.65]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 22(4), 637–643.
<https://doi.org/10.7202/302837ar>

SÉGUIN, Maurice, *L'idée d'indépendance au Québec: genèse et historique*. Les Editions Boréal Express, Trois-Rivières, 1968. 66 pages. \$1.65

Nul ne saurait nier l'influence considérable du professeur Maurice Séguin qui dès les années 1950 se détache comme le successeur de Groulx en tant que chef de l'école historique nationaliste. Ses vingt ans d'enseignement lui ont valu, dit l'éditeur, des centaines de disciples parmi ses étudiants et même parmi ses collègues dont les plus connus sont Michel Brunet et Guy Frégault. Si la *Civilisation de la Nouvelle-France* de Guy Frégault porte l'empreinte des idées de Groulx, sa *Guerre de la conquête* reflète incontestablement les postulats de M. Séguin. Mais toute cette influence relève davantage, si on peut s'exprimer ainsi, de la tradition orale que de la tradition écrite. Car le

professeur Séguin a très peu publié. A part quelques articles sur le régime seigneurial qui demeurent de forte inspiration groulaxiste, il est peu d'écrits où s'exprime vraiment la pensée du maître. Grâce au zèle infatigable d'un ardent disciple, Denis Vaugeois, il est maintenant possible d'y accéder avec plus de facilité. Le professeur Séguin avait donné en 1962 deux conférences télé-diffusées sur la genèse du séparatisme. Un mois plus tard, M. Raymond Barbeau, chef indépendantiste, alors qu'il aurait été plus simple de reproduire le texte ayant servi à l'auteur lors de ses émissions, publiait ces conférences à partir d'un enregistrement sonore. C'est ce texte, augmenté de citations et de références, que nous livre l'éditeur. Cette addition, nous la devons à M. André Lefebvre qui a travaillé à l'exhumation des sources sous la direction du professeur Séguin. A cet égard, M. Vaugeois nous raconte avec le plus grand sérieux du monde : "C'est ce travail extrêmement délicat que M. André Lefebvre accepta d'exécuter. Familier lui aussi avec l'époque et ses principaux acteurs, il reconstitua avec une grande précision, l'appareil critique du texte de base qu'il contrôla soigneusement avec l'auteur." Après un tel effort conjugué d'exégèse, il serait étonnant que nous soyons en présence d'apocryphes. Décidément ce petit monde, où les rapports d'autrefois entre maîtres et disciples sont tellement vivants, est plus complexe qu'on ne l'imaginait.

Ce petit livre dans lequel sont exposés les postulats de "l'Histoire pessimiste ou Histoire noire (p. 64)", selon l'expression même du professeur Séguin, semble contenir l'essentiel de la pensée du maître. Sa lecture nous a fait songer à certaines conceptions de Hobbes. Pour ce dernier, l'état de nature est un état permanent de guerre qui dresse les individus les uns contre les autres. Une communauté humaine est impossible puisque les individus n'ont que des intérêts et des sentiments opposés. Dans ce contexte les idées de responsabilité individuelle, de juste et d'injuste n'ont pas de sens. La force et la ruse sont les seuls ressorts de l'homme voué à la solitude et à la stérilité. Sans qu'il faille suggérer que le professeur Séguin a réellement été influencé par Hobbes, il nous a cependant paru que ses conceptions étaient une sorte de transposition au plan des relations entre groupes ethniques des idées du second sur les rapports entre individus dans l'état de nature. Dans un cas, le remède à la destruction vient du Leviathan et, dans l'autre, de l'indépendance.

Pour le professeur Séguin, la suprématie du caractère ethnique est telle qu'entre groupes ethniques, il ne saurait y avoir

aucune communauté d'intérêts et de valeurs. La distinction qu'il fait entre le séparatisme naturel des Canadiens français face aux Canadiens anglais et le séparatisme artificiel de ces derniers vis-à-vis des Américains est révélatrice de l'importance qu'il attache à l'ethnicité, particulièrement à la langue, comme fondements des aspirations nationales. Dès le moment où deux groupes ethniques viennent en présence dans un même Etat, c'est l'état de guerre en permanence. Il s'ensuit une lutte pour la domination de l'un par l'autre. "Le Canada anglais ne pouvait, dit-il, s'édifier, se développer, sans ruiner, sans provincialiser le Canada français (p. 37)." Parlant de l'histoire pessimiste ou noire, il déclare: "Cette histoire prétend que, de la conquête de 1760, indépendamment de ses modalités, découlent pour le vaincu non assimilé une inévitable infériorité politique et une inévitable infériorité économique qu'on ne peut attribuer ni à la méchanceté du vainqueur ni à l'imbécillité du vaincu (p. 64)." Ce n'est donc plus une question de bonne ou de mauvaise foi, de disparités culturelles ou autres engageant la responsabilité des uns et des autres, de justice ou d'injustice: les deux groupes ethniques obéissent consciemment ou inconsciemment aux impératifs profonds du caractère ethnique. "La capitulation de Vaudreuil avait mené infailliblement, dit le professeur Séguin, à la capitulation inconsciente de LaFontaine, capitulation nécessaire, explicable même, qui n'en demeure pas moins une capitulation (p. 35)." Il en est de même de la Confédération de 1867: "L'union fédérale n'est pas un échec. Elle recouvre avec exactitude la réalité sociale. Elle est l'expression constitutionnelle d'un échec colonial d'une part et d'une réussite coloniale d'autre part (p. 36)." Pour le professeur Séguin, la coexistence positive de groupes ethniques différents dans un même Etat est une absurdité. Obéissant aux innéités attachées au caractère ethnique, la domination de l'un est tout aussi inévitable que la désintégration de l'autre. Dans ce contexte, les peuples ne sont plus responsables de leur destin bon ou mauvais; ils sont soumis à la fatalité. Seul le soleil de l'indépendance permet de retrouver une société humaine. Tels sont les postulats de base utilisés par le professeur Séguin dans la sélection des documents en vue de leur interprétation. Sa vision de l'histoire canadienne des origines à nos jours en découle logiquement. Il faut dire que cette logique est d'autant plus implacable qu'elle ne s'appuie que sur des fragments de documentation.

Contrairement à Groulx qui avait idéalisé la Nouvelle-France, Séguin prétend la revaloriser en adoptant une optique indépendantiste (p. 10). L'histoire de la Nouvelle-France, c'est

sans doute celle d'une colonie mais plus encore celle d'une colonie protégée par une métropole "naturelle". Le milieu colonial parce que français est donc éminemment favorable à l'épanouissement prochain d'une jeune et vigoureuse nation française en Amérique du Nord. La comparaison suggérée par l'interprétation du professeur Séguin est celle de la mère qui nourrit physiquement et psychologiquement son enfant, préparant ainsi sa future autonomie. "Pour ceux qui savent apprécier, dit-il, à sa juste valeur l'indépendance nationale, cette conquête anglo-américaine est un désastre majeur dans l'Histoire du Canada français, une catastrophe qui arrache cette jeune colonie à son milieu protecteur et nourricier et l'atteint dans son organisation comme peuple (p. 12)." En fin de compte, les Canadiens français auraient vécu potentiellement à l'époque de la Nouvelle-France et même dans les faits l'expérience enrichissante de l'indépendance. "C'est la seule époque de son histoire, écrit-il, où le *séparatisme* s'enracine dans la réalité. Pendant plus de 100 ans, les Canadiens d'origine française vivent seuls dans un Etat séparé (p. 10)." En somme, si la colonisation française s'était poursuivie et avait réussi, elle aurait donné naissance à une nation canadienne-française. Il est clair que nous sommes en présence d'une nouvelle vision idéalisée du régime français, davantage inspirée par le nationalisme d'aujourd'hui que par les réalités d'alors. Les métropoles, qu'elles soient française ou anglaise, n'ont jamais entrepris de coloniser avec l'idée d'engendrer même à long terme des nations indépendantes. L'indépendance américaine n'a pas été plus facile parce que la métropole était *naturelle*. Disons en plus que cette interprétation est en grande partie bâtie sur des si...

C'est donc en 1760 par la faillite de la colonisation française que débute le drame du Canada français. Il s'inscrit plus profondément par le rattachement à l'Angleterre et par l'arrivée d'une minorité britannique qui, grâce à son contrôle des structures politiques, aurait établi sans coup férir sa domination économique. A cet égard, Séguin écrit: "Le Canada français ne sera plus seul. Sur le même territoire, dans ce Québec même, naît un deuxième Canada, une autre colonisation, anglaise cette fois, colonisation qui s'imposera dès le début par sa suprématie politique et économique et qui, finalement, consolidera par le nombre cette suprématie en devenant majorité (p. 12)." Puisque la supériorité numérique faisait défaut, la conquête ne pouvait par conséquent réaliser tous ses effets en un seul temps. Il est vrai que les Britanniques auraient pu, comme ils le souhaitaient naturellement, noyer les Canadiens français en suscitant une immigration massive. Mais les Anglais, peut-être parce qu'ils

étaient dans la peau du vainqueur, conservaient une certaine lucidité. Ils refusèrent de suivre aveuglément la pulsion ethnique. En s'objectant à une rupture avec leur métropole *naturelle* et en refusant de suivre les colonies américaines sur la voie de l'indépendance, ils se vouèrent à un séparatisme *artificiel* vis-à-vis de cette "nation sœur" (p. 14). Le grand dessein de l'assimilation s'en est trouvé retardé pour ne pas dire rendu impossible. Mais l'œuvre de domination s'est poursuivie avec une fatalité inéluctable. Dans cette perspective, l'union de 1840 apparaît comme une seconde conquête. "L'Union, seule solution logique, est imposée par la force des choses. Elle est commandée par les intérêts supérieurs de la colonisation anglaise. Elle n'est pas un caprice, un châtement pour une faute temporaire de déloyauté. Elle n'est pas l'effet d'une politique momentanée de persécution. Maîtres depuis 1760 de tous les leviers de commande, les Britanniques, par l'Union, consolidaient leur emprise non seulement sur la vallée du Saint-Laurent, mais sur le Québec même. L'Union de 1840 confirmait, dans une infériorité politique d'abord, et économique ensuite, le résidu minoritaire d'une colonisation française manquée (p. 34)." C'est donc pour sauver, dit l'auteur, son séparatisme à l'endroit des Etats-Unis que le Canada anglais a été forcé de procéder par étapes dans son œuvre d'asservissement. En fait la conquête effective du Canada français, dont l'assimilation est devenue impossible en 1840, s'achève presque complète par la Confédération qui consacre à jamais sa vocation de peuple minoritaire voué à la médiocrité. Désormais le Québec est annexé et le fédéralisme est le masque qui cache le caractère hideux de l'annexion.

Si les vainqueurs de 1760 peuvent conserver une certaine lucidité dans le drame qui se joue, il n'en est pas ainsi des vaincus. Car les victimes du drame n'ont pour tout partage que l'infériorité sous toutes ses formes, la survivance dans la médiocrité, les visions aberrantes, signes évidents de l'aliénation collective. Parmi ces dernières, il y a certes l'agriculturisme et la tendance qui consiste à rendre les Canadiens français responsables de leur infériorité économique, mais surtout le fédéralisme. "Cependant, même avant 1837, il est possible, écrit le professeur Séguin, de déceler dans la pensée canadienne-française une formule qui prépare la démission inconsciente des Canadiens français. Soumis aux pressions des forces nord-américaines, leur séparatisme dégénère en fédéralisme (p. 28)." Cette grande illusion fédéraliste à laquelle succomberont même les séparatistes de 1849 et les adversaires de la Confédération, est à la fois le signe d'une aliénation profonde et de l'opportunisme d'un peuple démoralisé.

“Cette autonomie provinciale est bien incapable de mener les Canadiens français à une maîtrise économique dans l’Etat provincial, état traversé par la grande vie financière, commerciale et industrielle du *Dominion of Canada*. Par contre, cet inconvénient vaudra à la nation canadienne-française d’être la nation annexée la mieux entretenue au monde (p. 37)”... “Le plus grand devoir, dans l’ordre des idées, est de dénoncer l’aliénation fondamentale, essentielle, dont souffre le Canada français. Mais, c’est là un travail de sape de longue haleine (p. 65).”

Pour le professeur Séguin, la défaite de 1760 est tellement totale et complète dans ses implications et ses conséquences qu’on peut se demander si le vaincu avait les ressources suffisantes pour résister à son destin tragique. “Ce mouvement séparatiste canadien-français est naturel. Ce n’est pas la politique anglaise qui l’a créé. Elle n’a fait que l’intensifier et le cultiver (p. 17).” Telle est la clef de l’aventure séparatiste qui commence selon lui en 1760 et culmine en 1837. “C’est véritablement une lutte de nation contre nation à travers une lutte constitutionnelle (p. 23).” Ce sentiment séparatiste qui serait né avec la Nouvelle-France, qui aurait pris son essor de la conquête aux insurrections et qui aurait eu tendance à s’estomper pendant la seconde moitié du XIXe siècle, ne serait jamais disparu. Il est un attribut essentiel de l’homme ethnique. Il se retrouve avec Tardivel, il est assumé vers 1922 par une équipe d’intellectuels et apparaît à nouveau au cours des années 1930. Le séparatisme actuel serait donc l’aboutissement d’une longue tradition ayant sa source principale dans la nature même de l’homme ethnique. Comment se pourrait-il qu’il n’y ait pas d’avenir pour lui ? Le tout se termine par une phrase magnifique : “Et nos maîtres, les Anglais, ne seraient pas dignes d’avoir été nos maîtres pendant deux siècles s’ils se laissaient démolir facilement.”

Cet homme ethnique qui sert de modèle d’analyse au professeur Séguin, ce fanatique de l’ethnicité dont la voix a de forts accents racistes, a-t-il réellement existé ? Son visage est tellement inhumain, son existence est tellement dominée par une idée fixe inscrite dans sa nature, ses intérêts divers sont tellement subordonnés à ceux du groupe ethnique, qu’on peut douter qu’il soit autre chose qu’une abstraction. Il est certainement impossible d’en trouver des exemplaires avant la première moitié du XIXe siècle. Après la naissance du nationalisme canadien-français, de plus en plus nombreux sont ceux qui accordent une sorte de priorité aux valeurs nationales, aux particularismes ethniques, et qui réussissent à faire partager leur point de vue

par une proportion croissante de la masse. Il existe même certains types doctrinaires qui parlent et qui agissent comme s'ils croyaient en l'existence d'une nature humaine qui serait avant tout ethnique. Lorsqu'on scrute l'existence de ces hommes rigides, souvent tirillés entre des systèmes de valeurs différents, des réseaux d'intérêts personnels ou autres divergents, et recherchant une certaine unité de vie et de pensée dans le nationalisme, même là il est évident que l'ethnicité n'est pas un absolu dicté par l'essence de l'homme. Ce sont évidemment ces hommes qui, pour signifier la déloyauté idéologique ou celle à la race, ont popularisé certains qualificatifs : traîtres, vendus. Avec le temps, ce vocabulaire s'est enrichi considérablement. Des théories ont même été émises pour expliquer le comportement de l'homme colonisé. La notion d'aliénation collective est alors entrée dans le vocabulaire courant. Ces concepts, le professeur Séguin les utilise largement, non pour caractériser le colon de la Nouvelle-France, mais pour examiner la conduite du vaincu de 1760, de 1840 et d'après 1867. Tout cela donne lieu, à notre avis, à une énorme simplification. Les sources de l'opportunisme collectif, de l'aliénation et des illusions collectives sont multiples et variées. Concentrer l'explication de ces phénomènes autour d'un postulat unique et d'un événement unique simplifie sans doute le travail de l'historien mais aboutit à une histoire qui s'adresse aux seuls croyants. Et combien sont-ils ces vrais croyants dans un Québec qui se prétend pluraliste ?

M. Vaugeois a rendu service à l'historiographie canadienne. Il convient de l'en remercier. Quant à M. Maurice Séguin, il a stimulé notre goût pour quelque chose de plus substantiel.

*Carleton University
Ottawa*

FERNAND OUELLET